



Cahiers d'Asie centrale

8 | 2000

La Mémoire et ses supports en Asie centrale

Quelques mots sur la paternité des œuvres historiques d'Asie centrale

d'après des ouvrages en persan et en tchagatay

Tursun Sultanov

Traducteur : Alié Akimova



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/595>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2000

Pagination : 83-91

ISBN : 2-7449-0135-0

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Tursun Sultanov, « Quelques mots sur la paternité des œuvres historiques d'Asie centrale », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 8 | 2000, mis en ligne le 05 février 2010, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/595>

Quelques mots sur la paternité des œuvres historiques d'Asie centrale (d'après des ouvrages en persan et en tchagatay)

Tursun Sultanov (Saint-Pétersbourg)

On connaît généralement le nom des auteurs des ouvrages historiques persanophones et turcophones de l'époque médiévale. Ceux-ci indiquent en effet leurs noms dans la préface, le colophon ou dans le texte même de l'ouvrage. Dans l'historiographie musulmane médiévale, la mention de la paternité littéraire n'est pas seulement occasionnelle mais une règle traditionnelle.

D'habitude, le nom de l'auteur est précédé de formules et d'épithètes dépréciatives, qui sont habituelles dans la littérature musulmane d'Asie centrale et d'Iran, telles que : « *ce pauvre souffreteux et nécessaire, privé de facultés* », « *ce méprisable* », etc. Nous savons que le nom musulman comprend plusieurs éléments et peut se décomposer comme suit :

1. L'*ism* – le nom propre que l'on attribue à la naissance;
2. La *kunya* – le surnom, formé en ajoutant le nom du père ou du fils *abû* (père), *ibn* (fils). Par exemple, Ibn Hishâm (fils de Hishâm) ;
3. La *nisba* – le nom, attribué selon le lieu de naissance ou d'habitation. Par exemple, as-Samarqandi (de Samarqande) ;
4. Le *laqab* – le sobriquet, le titre ;
5. Le *takhalluṣ* – le nom de plume.

Laqab et *takhalluṣ* ont des origines différentes et parfois ni leur prononciation ni leur orthographe ne sont claires. Ils portent souvent les caractéristiques sociales et professionnelles de l'individu et de sa famille¹. Cette constitution multiforme du nom de l'historien musulman cause de nombreuses difficultés. L'auteur de l'ouvrage ne donne pas toujours son nom au complet. Il se nomme parfois brièvement, n'écrivant qu'une partie de son nom, celle qui est la plus caractéristique et la plus populaire. Un certain nombre d'auteurs professionnels ont également remplacé leur nom propre ou celui de leur famille par leur surnom ou leur nom de plume. Ainsi, certains historiens centrasiatiques du XV^e au XIX^e siècle ne sont connus que d'après leur *takhalluṣ* ou *laqab*, comme par exemple Shâdî, Suhayla.

L'usage de signer les ouvrages, surtout les œuvres poétiques, uniquement par le nom de plume rend difficile la recherche de l'auteur. Ce problème est d'autant plus complexe que plusieurs personnes pouvaient porter le même surnom. D'autre part, quelques auteurs, selon la volonté de leur mécène ou la leur, ont changé un *takhalluṣ* contre un autre. Certains auteurs professionnels, tels que Nawâ'î, Binâ'î, Ḥâfîz-i Tanîsh avaient deux noms de plume, d'autres possédaient même trois *laqab*, tel Vâsîfî. Nous pouvons au contraire connaître le nom de famille et le nom propre de l'auteur mais pas son *takhalluṣ*. Tel est le cas de Mahmûd b. Valî, historien du XVII^e siècle, dont on suppose que certaines de ses œuvres poétiques lui restent encore inattribuées pour cette raison.

Nous ne connaissons certains écrivains que d'après ce qu'ils disent eux-mêmes dans leurs textes, toute autre information est fragmentaire. Pourtant, le nombre de notes autobiographiques ainsi que le volume d'information sont rarement importants. Un historien musulman ne mentionne souvent que son nom ou son surnom. Dans certains cas, l'auteur parle des raisons qui l'ont poussé à écrire, de ses intentions, mais ne donne ni son nom, ni son surnom. Il se nomme alors *râqim* (celui qui écrit), ou bien péjorativement *kamîna* (le plus humble, votre humble serviteur)².

Le nombre d'ouvrages anonymes est en général réduit. La majeure partie des œuvres historiques était en effet commandée et avait par conséquent une dédicace portant le nom, le titre honorifique et la situation sociale du commanditaire. Dans ce cas, l'au-

teur n'avait pas besoin de cacher son propre nom. Les ouvrages anonymes apparaissent le plus souvent comme le résultat d'un mauvais concours de circonstances pour le livre, tel que la perte du préambule, du colophon ou d'autres parties pouvant comporter le nom de l'auteur, ou bien ils sont dus à la négligence ou l'arbitraire du copieur³. L'omission du nom de l'auteur n'était que rarement volontaire mais elle existait, par exemple pour des raisons de sécurité personnelle ou pour protéger sa famille. Ainsi, l'auteur de *Târikh-i Shaybânî-khân* n'a pas donné son nom, ainsi que les noms de son père et de son grand-père, dont il parle dans son ouvrage. Selon ses dires il l'a fait « *pour des raisons politiques* »⁴.

Le problème de l'attribution des ouvrages anonymes est dans la plupart des cas résolu avec succès par les spécialistes de littérature médiévale. Les savants de la génération qui nous précède ont pu déterminer les auteurs des ouvrages connus dans le monde scientifique sous les noms d'Anonyme d'Iskandar, d'Anonyme de Shâhrukh, etc. À la suite d'une étude textologique de M. X. Abuseitova⁵, on a ainsi établi que le manuscrit historique décrit dans le catalogue de Tachkent sous le nom de *Târikh-i Shaybânî* représentait en fait un manuscrit défectueux de Muḥammad-Yâr b. 'Arab Qataghân, dont le titre, selon l'exemplaire qui se trouve à Saint-Pétersbourg, est *Musahhir al-bilâd*⁶. L'autre manuscrit anonyme décrit également dans le même catalogue de Tachkent sous le titre de *Târikh-i Shaybânî-khân* est, selon E. Huršut, l'un des manuscrits du *Târikh-i Qipchâq-khânî*⁷. Trois manuscrits dits anonymes, du fonds de l'Institut d'Orientalisme de Saint-Pétersbourg de l'Académie des Sciences de Russie, se sont aussi avérés, à la suite d'une étude textologique, deux ouvrages écrits par des auteurs ottomans du XVII^e siècle dont les noms sont bien connus des spécialistes⁸.

Ces cas nous montrent que les erreurs dans les catalogues de description des manuscrits orientaux peuvent exister, modifiant ainsi la proportion entre ouvrages anonymes et ouvrages signés. Le problème de l'attribution des manuscrits dits anonymes est un élément de recherche important de l'orientalisme contemporain.

Dans les ouvrages des historiens médiévaux, les notions telles que « auteur » et « paternité » sont traduites par des mots différents qui, selon leur usage, peuvent être divisés en deux groupes.

1. Un groupe de termes et de mots employés pour l'autodé-nomination : *mû'allif* (auteur), *muşannif* (auteur, celui qui compose), *muḥarrir* (rédacteur), *mudavvin* (celui qui assemble), *kâtib* (scribe), *munshî* (secrétaire), *munshid* (transmetteur), *jâmi* (celui qui collecte), *râqim* (écrivain), *mâ'allif-i ṣânî* (second auteur).
2. Un groupe de termes et de mots désignant l'auteur lorsque l'ouvrage est en possession d'une autre personne : *mû'allif*, *muşannif*, *ṣâhib* (le propriétaire).

Certains ouvrages, inachevés pour différentes raisons, ont été terminés par une autre personne. Ce second auteur mentionne d'habitude son nom dans la partie correspondante de l'ouvrage. Voici quelques exemples qui illustrent cela. « *Il s'est fait que Abû-l-Ghâzî-khân, « le refuge du paradis sur terre », est tombé malade, ayant écrit la moitié de ce livre et a dit à ses fils : « Ne laissez pas cet ouvrage inachevé, terminez-le ». C'est pourquoi Abû-l-Muẓaffar al-Manşûr Anûsha-khân ibn Abû-l-Ghâzî-khân, ayant accompli la volonté de son défunt père, a ordonné à moi, humble et faible (sans talent) Maḥmûdî ibn Mullâ Muḥammad Zamânî Ūrgenchî, de le terminer. Bien que mal choisi pour cette lourde tâche, j'ai suivi le proverbe « celui qui obéit n'est pas responsable » en me mettant à accomplir l'ordre impérial et j'ai terminé le livre dans la mesure de mon savoir* »⁹. On trouve cette note sur les dernières pages du neuvième chapitre du *Shajara-yi turk* où l'on décrit l'histoire des descendants de Shiban, petits-fils de Gengis-khan régnant à Khiva.

Un autre exemple est plus récent. Muḥammad Şâdiq Munshî, poète boukhariote connu, a écrit en persan dans les années 80 du XVIII^e siècle une courte histoire poétique sur les Astrakhanides. Ce poème présente un intérêt tout particulier par son contenu et par le matériel qu'il traite. L'auteur prétend avoir un jour visité le mausolée de Bahâ ad-Dîn Naqshbandî situé non loin de Boukhara et les tombeaux des Chaybanides et des Astrakhanides qui se trouvaient à proximité. Là, il aurait entendu les voix des khans qui y sont enterrés, et chacun d'eux lui aurait parlé des événements qui sont advenus pendant son propre règne. Subhân-Qulî-khân aurait parlé le premier, suivi d'Ubaydullâh-khân, Abû-l-Fayd-khân et 'Abd al-Mu'mîn-khân. Chacun d'eux aurait surtout fait part des

injustices et des illégalités commises sous son règne. L'ouvrage est ainsi une critique mordante de la société de son époque, phénomène rare dans l'historiographie de l'Asie centrale. L'exemplaire de ce manuscrit, qui se trouve à Saint-Petersbourg, se termine par le distique suivant :

Ne croyez pas que le récit est terminé

Je viens de remettre (textuellement : *casser*) ici ma plume¹⁰.

En 1319/1901-1902, 'Abd al-'Azîm Sâmî écrit la suite de cet ouvrage et le consacre à l'histoire de la dynastie Mangyt. Il commence par les mots suivants : « *Jusqu'à ce passage cet ouvrage a été écrit par Mîrzâ Şadiq Munshî, après – ce sont les vers nés dans la pensée de Mîrzâ 'Azîm Dilaşkâr, surnommé Sâmî* »¹¹.

Certains écrivains se nomment directement « second auteur »¹². Parfois, ils ne se limitent pas à achever l'ouvrage mais modifient considérablement le premier texte¹³. Certains de ces seconds auteurs terminent des œuvres, soit sur ordre impérial, soit à la demande de l'auteur, ou bien sur leur propre initiative. Ce rôle peut être tenu par le fils de l'auteur principal (dans *Zayl-i Târikh-i guzîda*, dans *Zayl-i Hasht bihisht*), le rédacteur de l'ouvrage (dans *Humâyûn-shâhî*), le propriétaire du manuscrit (dans *Târikh-i Badakhshân*), un partisan des idées de l'auteur (dans *Dakhma-yi Shâhân*), ou peut être un écrivain professionnel nommé par un haut commanditaire (dans *Shajara-yi turk* ou *Firdaws al-iqbâl*). Pourtant le nom du second auteur n'est pas toujours connu, pas plus que la diversité ni le volume du travail qu'il a accompli.

L'auteur peut également décider d'attribuer son ouvrage à son commanditaire. Ainsi, l'auteur de *Târikh-i Khânî* attribue son livre à Ahmad-khân, de la dynastie de Kiya, qui l'a commandé et se donne le rôle du scribe notant les idées et les paroles de son souverain¹⁴. Au contraire, dans certains cas, le scribe ou le secrétaire réfute la paternité de son commanditaire, tel est le cas d'Abdallâh Kâshânî, subordonné du vizir des Ilkhans, Rashid ad-Dîn, qui déclare : « *J'ai accompli le travail et mon maître s'en est servi sous son nom* »¹⁵.

Dans ces deux exemples, il s'agit d'une coopération littéraire, tout à fait ordinaire en Orient médiéval, entre le haut dignitaire et son subordonné, où se créaient facilement les conditions dans les-

quelles l'un pouvait s'attribuer l'œuvre de l'autre, ou le subordonné pouvait en conférer la paternité à son supérieur. Il faut pourtant savoir distinguer le réel travail créateur accompli par un khân ou un vizir de celui des écrivains de cour. La tâche est souvent ardue mais on peut citer un exemple, celui de *Târikh arba'a ulûs* (*Histoire de quatre Ulus*).

Il s'agit des quatre États formés après la chute de l'Empire mongol dans la seconde moitié du XIII^e siècle : Le Grand Yurt, c'est-à-dire la Chine et la Mongolie; l'État de Jochides (La Horde d'Or); la Perse des descendants de Hulagu et l'Asie centrale des Tchagatay. Mîrzâ Ḥaydar Dûghlât attribue ainsi cet ouvrage à la plume du Timouride Ulughbek (mort en 1449). Il écrit : « Gengis-khan avait quatre fils. Il a partagé entre eux le monde qu'il a conquis. Chacun a eu un ulus qui représentait un quart de la terre habitée et du désert. Dans les ouvrages historiques où l'on parle d'ulûs-i arba'a (quatre ulus), il s'agit de ces quatre parties »¹⁶.

Khwândamîr avoue qu'en rédigeant les chapitres concernant les descendants de Gengis-khan, souverains du Turkestan, il se serait servi du Traité (*risâla*) de Mîrzâ Ulughbek Gûrgân¹⁷. Plus tard, dans son autre ouvrage *Ḥabîb as-siyar*, Khwândamîr n'attribue plus la paternité du Traité à Ulughbek mais affirme que la Chronique (*Târikh*) a été écrite « par un des savants de l'époque du grand souverain Shâhrukh-sultân Mîrzâ Ulughbek Gûrgân »¹⁸.

On trouve presque mot pour mot la même affirmation dans l'ouvrage de Mîr Rabî', historien du XVIII^e siècle : « dans la Chronique (*Târikh*) écrite par un des savants de l'époque du grand souverain, l'heureux Khâqân Shâhrukh-sultân Mîrzâ Ulughbek Gûrgân, moi humble et indigne, ai trouvé que la notion de "khalaj" vient de « kalaj » et de « qâl âch »¹⁹. Le manuscrit complet de *Târikh-i arba'a ulûs* ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours. Il n'existe que quelques copies abrégées, connues sous le titre de *Shajarat al-atrâk*²⁰. Le problème de l'apport personnel d'Ulughbek dans la création de *Târikh-i arba'a ulûs* reste donc aujourd'hui encore l'objet de discussions vives de la part des spécialistes²¹.

On rencontre également, dans l'historiographie du Bas Moyen-Age, des ouvrages apocryphes. Ainsi, dans les collections manuscrites de plusieurs centres scientifiques de Russie et de l'étranger, se trouvent les manuscrits du soi-disant *Malfûzât-i Timûrî*

(*Malḡūzât-i Şâhib-qirânî*) ou *Vâqî'ât-i Tîmûrî*. C'est un récit autobiographique de la vie de Timour depuis l'âge de sept ans. Il est complété d'un appendice, *Tuzûk-i Tîmûrî*, (Code de Timour), dont voici l'histoire : un certain Abû Ṭâlib, originaire du Khorassan, aurait découvert au cours d'un voyage dans la bibliothèque de Ja'far-pasha, gouverneur du Yémen, l'original turc de l'autobiographie de Timour, l'aurait traduite en persan en 1047/1637-1638 puis en aurait fait don à l'un des descendants de Timour, Shâh Jahân, souverain de l'Inde. Celui-ci aurait lu cet ouvrage et y aurait trouvé des divergences avec le *Zafar-nâma* de Yazdî, l'histoire officielle de Timour. Il aurait ordonné à Afzal Bukhârî de comparer le nouveau livre avec le *Zafar-nâma* de Yazdî et d'autres ouvrages historiques en corrigeant les dates, rayant les suppléments et en comblant les lacunes. Afzal Bukhârî aurait exécuté l'ordre du souverain²².

Cependant la véritable origine de cet ouvrage n'est pas connue. Les orientalistes européens le considèrent comme un faux. V. V. Barthold pensait également que ce genre d'écrit n'était pas du tout typique du XV^e siècle et que le contenu même fournissait « les preuves solides qu'il ne pouvait avoir été rédigé ni par Timour lui-même, ni par ses contemporains ». D'où la conclusion que *Malḡūzât-i Tîmûrî* ne serait qu'un faux, écrit en Inde au XVII^e siècle²³. Son auteur, ainsi que les raisons pour lesquelles l'ouvrage a été attribué à Timour, restent inconnus.

Enfin, certains ouvrages s'avèrent également des œuvres communes, rédigées par de larges groupes d'auteurs. *Târîkh-i alfî* en est l'un des témoignages. Il a été commencé en 1585 sur l'ordre du souverain de l'Inde, Akbar (1556-1605), en l'honneur du premier millénaire de l'islam qui devait être célébré, d'où son titre d'*Histoire millénaire*. C'est grâce à Naqîb-khân, Shâh-Faṭḥallâh, Ḥakîm 'Alî et à d'autres savants musulmans de l'Inde, qui furent auteurs des premières 35 années de l'islam depuis 632, que cette partie de l'ouvrage a été terminée en une semaine. Tattavî et Âṣaf-khân ont rédigé l'histoire des périodes suivantes. En 1000/1591-1592, 'Abd al-Qâdir Badâ'ûnî s'en est vu confié la rédaction complète²⁴.

On voit ainsi que la paternité individuelle n'est pas un procédé unique dans la littérature historique persanophone et turcophone. Les problèmes de paternité littéraire sont aussi complexes et mul-

tiformes que dans toutes les littératures médiévales²⁵. Pourtant, c'est la paternité individuelle qui est considérée comme la plus importante dans le travail créatif de l'historien musulman médiéval. Toutes les autres formes de paternité (collaboration, ouvrage collectif, attribution à d'autres, faux, etc.) n'ont pas été très répandues. Elles ne représentent que des cas particuliers, qui n'ont pas laissé de traces distinctives dans ce genre littéraire.

T.I. Sultanov
Faculté d'orientalisme
Université de Saint-Petersbourg

NOTES

1. N.A. Belgorodskij, Social'n'ij èlement v persidskikh imenah, prozvišah, titulakh i familiâh. – *Zapiski Instituta Vostokovedeniâ AN SSSR*. Tom I. L., 1932, s. 213-242; A.B. Halidov, *Arabskie rukopisi i arabskaâ rukopisnaâ tradiciâ*. M., 1985, s. 150-151.
2. *Târîkh-i bihân*, Anonim. Rukopis' SPbf IV RAN, s. 458, l. 143ab, 146a; *Das-tûr al-'amal*. Anonim. Rukopis' SPbf IV RAN, D 685-P, l. 779b.
3. N.D. Mikluho-Maklaj, K proishozhdeniû anonimov v srednevekovej literature na persidskom âzyke. – *PPiPIKNV. VIII godičnaâ naučnaâ sessiâ LO IV AN SSSR*. L., 1972, s. 39-43; N.D. Mikluho-Maklaj, Avtor i ego sočinenie v srednevekovej naučnoj literature na persidskom âzyke. – *Očerki istorii kul'tury srednevekovogo Irana. Pis'mennost' i literatura*. M., 1984, s. 99-102.
4. *Sobranie vostočnyh rukopisej Akademii nauk Uzbekskoj SSR*. Tom 9. Tachkent, 1971, n° 1015.
5. M.H. Abuseitova, O taškentskom i leningradskom spiskah «Mussaḥḥir al-bilâd». – *PPiPIKNV. XIII godičnaâ naučnaâ sessiâ LO IV AN SSSR*. M., 1977, s. 70-74.
6. *Materialy po istorii turkmen i Turkmenii*. Tom 2. XVI-XIX vv. Iranskie, buharskie i hivinskie istočniki. M.-L., 1938, s. 52, prim. 1; M.A. Salahetdinova, «Mussaḥḥir al-bilâd» Muḥammad Yâr ibn 'Arab Qataghâna (predvaritel'noe soobšenie). – *PPiPIKNV*. M, 1973, s. 77-79.
7. È. Huršut, «*Tarih-i Kipčak-hani*» i ego spiski. – *Obšestvennye nauki v Uzbekistane*, n° 1, 1982, s. 65.
8. I.E. Petrosân, O trëh anonimnyh rukopisâh IV AN SSSR. – *Turcologica. K vos'midesâtiletiû akademika A.N. Kononova*. M., 1986, s. 211-218.
9. Abû-l-Ghâzî Bahâdur-khân, *Shajara-yi turk*. Rukopis' SPbf IV RAN, s 1832, l. 106a.
10. Muḥammad Šadiq Munshî, *Dakhma-yi shâhân*. Rukopis' SPbf IV RAN, s 458, l. 158b-164b.
11. Muḥammad Šadiq Munshî, *Dakhma-yi shâhân*. l. 235b.

12. *Târikh-i Badakhshân. « Istoriâ Badahšana »*. Fotografičeskaâ reprodukcijâ rukopisnogo teksta, vvedenie, ukazateli. Podgotovil k izdaniû A.N. Boldyrev. L., 1959, s. 226.
13. *Târikh-i Badakhshân*, s. 10-11 ; N.D. Mikluho-Maklaj, *Opisanie persidskih i tadžikskih rukopisej Instituta vostokovedeniâ AN SSSR*. Vyp. 3. Istoričeskie sočineniâ. M., 1975, n° 469, 475.
14. ‘Alî b. Shams ad-Dîn Lâhijî, *Târikh-i Khânî*. Rukopis’ SPbf IV RAN. s 491, l. 3b-4a; N.D. Mikluho-Maklaj, *Opisanie...* vyp. 3, n° 373.
15. Voir V.V. Bartol’d, *Sočineniâ*, t.8, M., 1973, s. 297-98.
16. Mîrzâ Haydar Dûghlât, *Târikh-i Rashîdî*. Rukopis’ SPbf IV RAN, z 648, l. 84a.
17. Khwândamîr. *Khulâsat al-akhbâr fî bayân ahvâl al-akhyâr*. Rukopis’ SPbf IV RAN, D76, l. 189a.
18. Voir : V.V. Bartol’d. *Sočineniâ*, t.2, č.2. M., 1964, p. 141.
19. Mîr Rabî‘ ibn Mîr Niyâz al-Ĥasanî al-Ĥusaynî, ‘*Umdat at-tavârikh*. Rukopis’ SPbf IV RAN. V 1876, l. 40b.
20. *The Shajrat ul Atrak or genealogical tree of the Turks and Tatars*, translated and abridged by Col. Miles. London, 1838, p. VII, 383 ; .C.A. Stori, *Persidskaâ literatura. Bio-bibliografičeskij obzor*. V trëh častâh. Perevel s anglijskogo, pererabotal i dopolnil Ů.È. Bregel’. M., 1972, n° 665.
21. V.V. Bartol’d, *Sočineniâ*, t.2, č.2, s. 141; B.A. Ahmedov, Ulugbek i ego istoričeskij trud «*Tarih-i arba’a ulus*». – *Iz istorii nauki èpohi Ulugbeka*. Tachkent, 1979, s. 29-36.
22. *Tuzûk-i Tîmûrî*, Rukopis’ SPbf IV RAN. s 441, l.5b-7a.
23. V.V. Bartol’d, *Sočineniâ*, t.2, č.2, s.38, 201 ; *Sočineniâ*, t.8, M., 1973, s. 268.
24. Č. A. Stori – Ů. È. Bregel’, *Persidskaâ literatura*, n° 277.
25. A.B. Halidov, *Arabskie rukopisi i arabskaâ rukopisnaâ tradiciâ*, gl.3.